

terminé la limite mitoyenne des dépendances insulaires de l'Europe et de l'Afrique dans la Méditerranée, cherchons, à celles que nous retenons dans notre lot, un classement commode qui nous permette de les énumérer ou de les décrire sans confusion. Il semble assez naturel de les distribuer en quatre divisions successives : la première, consacrée à ces îlots du littoral libyen, si nombreux, si insignifiants par eux-mêmes aujourd'hui, mais qui ont obtenu une place dans la géographie ancienne; la seconde division, formée par les îles syrtiques de

Gerbéh, Qerqéneh, et quelques autres; la troisième, comprenant les îles que leur position plus éloignée du rivage a fait appeler Pélagiennes, et parmi lesquelles nous aurons à compter le petit îlot d'Alboran, le plus écarté à l'ouest, la Galite, les Gjouâmer, le groupe de Lampedouse, et enfin la Pantellerie, réservant pour la dernière division le groupe maltais, composé de Malte, Gozzo, ou, comme l'appellent les indigènes, *Gardesch* (reproduction mauresque de l'ancien nom de Gaudos), Cumino, Cuminetto, et Fofola.

§ III

ILOTS DU LITTORAL LIBYEN.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les îlots répandus sur la côte septentrionale de la Libye formaient, pour les bâtiments des anciens, habitués à serrer de près le rivage, autant de points de reconnaissance : quelques-uns leur offraient des ports commodes, d'autres avaient acquis une célébrité historique.

Les noms qui leur avaient été imposés dans l'harmonieux langage de la Grèce ont fait place aux dénominations souvent barbares enfantées par le caprice des populations modernes qui habitent le littoral voisin. Ces noms antiques, ces dénominations nouvelles, et la douteuse correspondance des uns et des autres, composent à peu près tout ce que l'on en sait aujourd'hui, parce que nos marins, habitués à cingler en haute mer, ont eu bien rarement l'occasion de prêter quelque attention à tous ces rochers sans importance, que ne recommandaient d'ailleurs aucune production spéciale, aucun avantage quelconque; et de leur côté, les ingénieurs qui ont exécuté des reconnaissances hydrographiques en ces parages, ne se sont guère mis en peine de nous donner la description pittoresque de ces infimes parcelles détachées du rivage, qu'il leur suffisait de pointer sur leurs cartes, sans avoir souci de l'intérêt de

curiosité que pouvait seule éveiller une érudition archéologique trop souvent considérée par les hommes de science comme un fastidieux bagage, en ce siècle essentiellement utilitaire.

Il n'est pas en notre pouvoir de suppléer à l'insuffisance de nos guides; mais nous réunirons du moins en un seul faisceau les rares et maigres documents qu'ils peuvent nous fournir.

Le Périple de Scylax, qui nous reporte, dans l'échelle des temps, vers le milieu du quatrième siècle avant notre ère, nous conduit le long des rivages africains à l'époque de la grandeur et de la prospérité de Carthage, nous les faisant parcourir depuis Alexandrie jusque par delà les colonnes d'Hercule. Dans un stadiasme anonyme de la Méditerranée, compilé tardivement par quelque moine chrétien, se trouve encadré un curieux fragment d'une date beaucoup plus ancienne, emprunté peut-être au portulan ou au stadiasme de Timosthènes, qui vivait dans la première moitié du troisième siècle avant l'ère vulgaire, ou peut-être à quelque périple plus ancien encore, et antérieur même à celui de Scylax; mais ce n'est qu'un lambeau dont nous n'avons plus la portion qui se continuait au delà d'Utique. Les Tables de Ptolémée, plus récentes de quatre siècles, nous

présent de nouveau ces mêmes parages dans leur ensemble à l'époque de l'empire romain. Puis il nous fut fun bon d franchir la distance qui sépare le géographe alexandrin des cosmographes arabes et des portulans modernes, auxquels se rattachent les connaissances et les descriptions modernes.

C'est avec eux tous que, voyageant à travers le temps et l'espace, nous allons parcourir à notre tour, d'Ilot en îlot, le littoral africain baigné par la Méditerranée, depuis l'ancienne limite d'Asie jusqu'au détroit de Gades.

C'est à l'embouchure la plus occidentale du Nil qu'était fixée la borne orientale de l'Asie et de l'Afrique. Dès ce point commençaient à se montrer, sur le littoral, les nations libyennes, et d'abord les Adyrmachides, dont le nom rappelle une des populations fleuves de Qahhthân, et cantonnées dans l'Arabie méridionale (*): les plus anciens témoignages historiques nous montrant ainsi la parenté intime des races arabes avec celles de la côte de Libye. Au même point commençait aussi, le long du rivage, la série des Pharaons.

CANOPE.

On rencontrait d'abord celle de Canope, ainsi appelée, suivant la tradition, à des temps homériques, d'après le récit du pilote qui y conduisit Ménélas au retour de Troie, et qui mourut sur ses bords; l'île était déserte encore à l'époque où fut rédigée la portion correspondante du Périple de Scylax: on y voyait cependant le tombeau du vieux roi, et ce monument de la piété filiale subsistait encore au temps de l'Épiphanie. Vis-à-vis, sur la rive opposée, s'élevait la ville de Thonis, qui avait le nom du monarque libyen sous lequel s'étaient arrêtés les Grecs, et où se trouvait la belle Hélène: le récit de sa capture, les attristements du roi, et la mort de sa femme, furent aussi la main des hom-

mes, vinrent plus tard réunir à l'antique cité l'île où les Spartiates avaient bâti le tombeau de Canope et jeté les fondements d'une ville qui devait faire oublier Thonis. La célèbre et luxurieuse Canope, oubliée à son tour, a fait place au château d'Abouqyr, trop fameux aujourd'hui par le combat naval où la marine française éprouva de si funestes désastres, à cette époque où nos armes allaient promener leur gloire jusqu'au pied des Pyramides, et laisser à l'Égypte les germes féconds destinés à régénérer cette terre antique.

PHAROS ET ANTIRHODE.

De Canope, nous avons à courir cent vingt stades ou douze milles vers l'ouest pour atteindre Pharos, dont le nom est devenu appellatif dans nos langues modernes, en mémoire de la tour magnifique destinée à éclairer, du haut de son huitième étage, les navigateurs de cette côte semée d'écueils et de bas-fonds.

Longeant le rivage où gisent les ruines du palais des Ptolémées dans l'antique Alexandrie, nous sauvons en passant les deux obélisques appelés vulgairement les aiguilles de Cléopâtre; nous contourmons le promontoire que les anciens avaient nommé Lochias, avec le petit flot rocheux qui en est en quelque sorte un appendice, et qu'on désigne par le nom de Pharrillon, comme un précurseur et un diminutif du Phare; puis, franchissant le passage que laissent entre elles quelques autres pointes de rochers, nous entrons dans le Port-Neuf d'Alexandrie, celui que les anciens appelaient le Grand-Port, et nous venons mouiller au pied du château carré bâti à la place où s'élevait jadis la tour du Phare. Au sud, nous apercevons les murailles aux cent tours de la ville arabe, remparts superbes d'une enceinte aujourd'hui déserte, faible partie elle-même de la grande Alexandrie des Romains et des Grecs, dont notre œil peut distinguer au loin encore quelques monuments ruinés, entre au-

(*). Voir les généalogies bibliques et les généalogies des Arabes.

tres la colonne de Sévère, que la routine traditionnelle décore toujours du nom de Pompée. Au delà se déroule une vaste plaine inondée, emplacement naguère desséché de l'ancien lac Maréotis. En deçà, au contraire, et tout près de nous, la ville moderne, celle des Turks, est répandue sur un sol de formation récente, arraché à la mer, ou plutôt délaissé par elle, amas de sables successivement déposés contre l'isthme factice que les Grecs avaient dénommé l'Heptastadion, et qui réunissait, par une chaussée et un pont élevé sur de hautes arcades, l'île du Phare à la cité.

Nulle part les âges n'ont marqué leur succession rapide de traces plus facilement apercevables.

Homère, en son Odyssée, énonce que l'île de Pharos est éloignée de l'Égypte de tout un jour de navigation. Grand émoi des commentateurs pour expliquer ce passage : Ératosthènes d'accuser le poète d'être fort ignorant en géographie, Strabon de défendre l'infailibilité du divin chanteur des navigations d'Ulysse. Un critique moderne (Paulmier) s'écrit avec raison que, chez Homère, *Égypte* est le nom du Nil, et que le poète a voulu constater uniquement la différence en longitude comprise entre l'île de Pharos et la principale bouche du Nil; mais un voyageur, à qui l'on doit plus d'une observation ingénieuse, Savary, suppose qu'une baie profonde s'ouvrait sur la côte égyptienne opposée à l'île, et qu'Homère a exactement exprimé la distance qui séparait celle-ci du fond de la baie; que plus tard une barre sablonneuse se forma et vint à émerger à l'entrée de la baie, séparant désormais de la mer le grand lac Maréotis, dont l'évaporation vint rétrécir graduellement les dimensions, jusqu'à ce qu'il eut fini par disparaître tout à fait, pour se reformer tout d'un coup au gré d'une puissance ennemie qui sacrifiait à sa haine contre les Français les populations agglomérées dans le Ouédy Maryout.

Sur la langue de terre comprise entre le lac et la mer fut bâtie, par

Alexandre le Grand, la ville qui devait être désormais la capitale de l'Égypte. Devant elle s'étendait, à près d'un mille de distance, une île allongée d'ouest en est, abritant un grand port, que vint couper en deux l'Heptastadion : au port oriental demeura le nom de Grand-Port; celui de l'ouest reçut le nom d'Eunoste ou du Bon Retour; on l'appelle aujourd'hui Port-Neuf. Les navires pouvaient passer de l'un à l'autre sous les hautes arcades du pont : aujourd'hui le pont et l'ancien isthme tout entier ont disparu sous les sables qui ont formé l'isthme nouveau occupé maintenant par l'Iskanderyeh des Turks.

Dans cet ensablement du Grand-Port a disparu aussi la petite île d'*Antirrhodos*, qu'on reconnaît encore au milieu de la ville actuelle, dans une hauteur jonchée de ruines.

L'île de Pharos elle-même n'était point, dès l'origine, aussi étendue qu'on la retrouve aujourd'hui dans la presque île dont elle forme l'extrémité. Sans parler des alluvions sablonneuses qui ont allongé sa pointe occidentale, elle n'avait pas, à l'orient, cet appendice au bout duquel est bâti le château et qu'ornait jadis la fameuse tour comptée au nombre des sept merveilles du monde : cette tour s'élevait d'un îlot distinct, qui fut réuni à l'île principale par l'étroite chaussée encore subsistante. L'île donna son nom à la tour, et la renommée de celle-ci fut telle, que ce nom a été adopté dans nos langues modernes pour désigner toutes les tours répandues sur nos côtes maritimes pour guider dans la nuit la course des navigateurs.

Démarrons maintenant notre embarcation, contourmons le petit îlot du Phare, et le rocher qui s'en détache à l'est, levant au-dessus des eaux une pointe prismatique aux lisses facettes, qui l'ont fait appeler le Diamant; puis nous longerons vers l'ouest tout le rivage septentrional de l'île jusqu'à cette pointe du couchant, renommée pour les figues délicieuses qu'elle produit, et qui lui ont valu la dénomination de *Râs-el-Tyn* ou cap

des Figues; et de là cinglons vers les îles prochaines.

LES JUMELLES DE PLINTHINE.

Notre barque, voguant tout près de la côte, ne tarde point à dépasser un petit flot jeté en avant d'un promontoire qui forme une presqu'île terminée par un port, et désignée par les Anciens sous le nom de Chersonèse : sans doute alors l'îlot adhérait au continent; mais le travail séculaire des flots, qui dans cet endroit pèse le nord-est au sud-ouest, aura détaché le rocher vers sa base, et ouvert la separation qui existe aujourd'hui. C'est le point maintenant appelé le *Dir el Marabouth*.

Relevons le cap : les sables détachés de la Chersonèse ont cheminé vers le nord, et la sonde nous révèle les sables du banc qu'ils ont formé sur les deux flots que nous atteignons après une marche de cinq heures. Notre œil découvre, en arrière-plan, par des Arabes et les ruines de deux vestes de Plinthine et de Taphos occupant le fond du golfe, et qui jadis son nom de celui de *Pharos*, comme il reçoit aujourd'hui celui de *Pharos des Arabes*.

Qu'on nous importe cette persienne blanche de la tour à double étage des Grecs, sans doute, avaient été pour servir de signal aux marins; mais nous importé la vue éblouissante de *Cap Onaires*, de la colline de *Cap Ouiris*, que de joyeux déjeuners venaient animer autrefois de rires et de plaisir et de leurs festins silencieux, ornés à l'ordinaire de touffes de figuiers

Le problème d'érudition classé devant les deux perspectives nous venons d'arriver : quel est le nom moderne de cet îlot? Sa dénomination avait-elle été connue par les navigateurs anciens? Scylax, dans son seul traité tout le monde s'accorde, ne nous fournit aucun renseignement à cet égard; mais le *Stadiasme* de l'Égypte méditerranée, faisant le

tour du golfe d'escale en escale, marque une station entre la Chersonèse que nous venons de quitter, et Plinthine que nous apercevons à l'horizon au delà de nos deux flots; cette station intermédiaire, c'est bien, comme on voit, celle où nous sommes; et le *Stadiasme* lui donne le nom pluriel de *Dysmai*. Si nous consultons Ptolémée, nous trouverons dans ses Tables deux îles marquées près de la Chersonèse et de Plinthine, sous le nom de *Didymai*, c'est-à-dire les Jumelles; voilà bien encore le même point, sous une dénomination qui a quelque ressemblance avec la précédente, mais qui ne lui est point tout à fait identique, en sorte qu'il en faut conclure que l'une ou l'autre est corrompue. Laquelle choisirons-nous? Vraiment le *Stadiasme* nous est parvenu dans un tel état de mutilations orthographiques, que nous ne ferons point difficulté de condamner le nom de *Dysmai* comme une faute d'écriture, et de lui préférer celui de *Didymes* du géographe alexandrin.

LA FOURMI DE PÉDONIA.

Forçons de rames pour traverser ce golfe bordé d'écueils; il nous faut un jour et une nuit de navigation pour atteindre en droite ligne le blanc rivage du *Ras-el-Kendys*; il nous faudrait le double de ce temps pour suivre les ondulations de la côte.

Au fond du golfe, nous trouverions une île sans nom, que nous signale le vieux portulan de Jean d'Uzzano, comme offrant un bon port et un mouillage sûr; mais nous n'attachons qu'un intérêt médiocre à ces souvenirs d'hier : nous sommes en quête de vestiges antiques, et nous passons rapidement au large de cet flot obscur.

Cependant, après avoir fourni la majeure partie de notre course, nous apercevons sur notre gauche le promontoire nommé aujourd'hui *El-Heyf*, que les anciens appelaient *Derris*; puis nous remarquons des ruines disséminées sur les coteaux voisins, et nous laissons échapper un sourire moqueur au souvenir du *vin libyque*

recueilli dans ce canton par les Antiphréens, et qui jouissait à Alexandrie d'une réputation pareille à celle que, chez les gourmets parisiens, possède le vin de Surène.

Peu après, nous voyons un groupe de ruines marquant l'emplacement de l'ancienne Pédonia ou Pézone, et en face, à quelques stades, son île, que Strabon et Ptolémée appellent du même nom que la ville, mais dont le Stadiasme nous a révélé la dénomination spéciale, qui est *Myrmex*, c'est-à-dire *la Fourmi* : la langue des marins, toujours pleine d'images, a, dans maint endroit, ainsi désigné les îlots qui élèvent au-dessus de la surface unie des mers une tête rocheuse noireâtre ; nous rencontrerons bientôt sur la côte africaine, au long de laquelle s'accomplit notre périple, encore une de ces fourmis maritimes. Après avoir reconnu ce rocher, dont un point noir presque imperceptible marque seul la place dans nos cartes nautiques, nous nous hâtons de reprendre notre route vers l'ouest.

LES JUMELLES FUQUEUSES.

Nous ne tardons pas à atteindre deux petites îles, que sépare seulement une faible distance, et qui occupent l'enfoncement produit par un brusque retour de la côte vers le nord.

L'hydrographie moderne n'a point dédaigné cette fois d'assigner un nom à ce couple d'îlots : les Anglais ont inscrit sur leurs cartes la dénomination de *Sisters*, les Sœurs. Est-ce la trace d'un souvenir classique ? ou n'est-ce pas plutôt que les marins de nos jours, comme les navigateurs d'autrefois, ont été frappés de la symétrie qu'offrent entre elles ces deux îles, semblables d'aspect, et sans doute émergées à la fois sous l'impulsion des mêmes influences ? Toujours est-il qu'en consultant le Stadiasme qui nous sert de guide, nous y trouverons que les anciens aussi les avaient appelées *Didymes*, c'est-à-dire *les Jumelles*. Mais c'était là probablement une de ces appellations populaires fréquemment employées par les caboteurs,

et auxquelles les géographes préférèrent d'ordinaire une dénomination plus spéciale : du moins Ptolémée n'a-t-il point répété ici le nom de *Jumelles* qu'il avait déjà inscrit dans ses Tables au voisinage de Plinthine ; il a mieux aimé les appeler *Phokousses*, ou plutôt *Phykousses*, que nous traduirons en français par le nom de *Fuqueuses*, afin de rappeler ainsi, d'une manière plus frappante, que ce nom, comme nous l'apprennent Étienne de Byzance et Athénée, leur était venu de la grande quantité de fucus ou algues dont elles sont entourées.

L'ÎLOT DU CAP BLANC.

Derrière les Fuqueuses, on voit s'élever les collines d'*el-'Agabah-essoghéyr* ou la petite Pente, dont le nom actuel est une simple traduction, faite par les Arabes, de l'ancienne dénomination grecque de *Katabathmos mikros* ; la hauteur de ces monticules est d'environ cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et leur chaîne se prolonge vers le nord, où elle forme un promontoire dont les anciens avaient consacré à Mercure les extrémités qui regardent l'orient, appelées en conséquence *Harmaia Akra*.

Nous cinglons donc au nord pour doubler cette pointe d'Hermès et l'accueil qui l'avoisine ; puis, tournant à l'ouest, nous venons atterrir à une petite île laissée anonyme sur nos cartes modernes, et qui n'est pas éloignée de la terre de plus de deux stades ; elle est comme jetée en avant du principal promontoire, appelé aujourd'hui par les Arabes *Kas-el-Kendys* ou cap des Églises, mais que les maritimes de la Méditerranée ont, en leur langue franque, dénommé *capo Bianco* ou le cap Blanc, conservant ainsi, probablement à leur insu, la tradition de l'antique appellation grecque, *Leukè Aktè* ou le Blanc Rivage : c'est que la blancheur de cette terre les a frappés aussi, comme Strabon nous dit qu'elle avait frappé les navigateurs grecs.

Le Vénitien Livio Sanuto, qui a consacré un volume in-folio et une série de douze cartes à la géographie de

l'Afrique, n'a point oublié de mentionner cette *Isola Rive-bianche* à laquelle nous venons de nous arrêter. Mais il nous faut remonter jusqu'au portulan du Florentin Jean d'Uzzano, au quinzième siècle, pour retrouver le nom imposé à cette île par les Arabes : elle est appelée *Fadala*, nous dit-il, et elle a un port (*).

L'ÎLOT ÉVONYME.

Remettons en mer, et, serrant la côte en courant à l'ouest-sud-ouest, nous ne devons point tarder à atteindre un nouvel îlot placé à l'entrée d'un port, que Ptolémée appelle *Gyris* ou *Zyris*, et dont le nom est écrit *Zygris* dans le Stadiasme anonyme : cette dernière énonciation paraît la meilleure, car on trouve encore dans ce canton deux groupes de ruines auxquelles les Arabes ont conservé la dénomination de *Zaryhah*, qui se rapproche beaucoup de *Zygris*.

Quant à la petite île, on l'appelait *Évonyme*, peut-être parce qu'on l'avait à sa gauche en venant au mouillage. Votre œil en cherche vainement quelque trace sur les cartes des hydrographes modernes ; mais Livio Sanuto n'a point oublié de l'indiquer en ses cartes, où toutefois elle est restée anonyme, désignée qu'elle y est seulement par l'appellatif latin *Insula*.

ÉNÉSIPTE.

Continuant de voguer à l'ouest, nous gagnons bientôt *Laodamantia*, abritée par une île commode, assez grande, qu'on laisse à droite en entrant dans le port, tandis qu'on a sur la gauche l'ancien promontoire de *Kallion*. Ce port est celui que les Arabes désignent aujourd'hui sous le nom de *Mahaddah*. L'île elle-même, appelée *Ainesipta* dans les Tables de Ptolémée, ou *Ainesipasta* dans la géographie de Strabon, figure dès le quatorzième siècle, dans les portulans de la Méditerranée, sous le nom

(*) Une transcription plus rigoureuse de l'orthographe arabe de ce nom se produirait sous la forme *fadhālah* فضالة.

de *Caieca*, qui se retrouve sur les cartes de Livio Sanuto au milieu du seizième, et qui s'est conservé jusqu'aux derniers relevements, où toute dénomination a disparu. Cette île, aujourd'hui, se rattache à l'ouest, par des hauts-fonds, à la pointe de Bouschaif, qui représente probablement l'ancien promontoire *Kalamaton*. À la droite de ce dernier on aperçoit un rocher, sous lequel les barques surprises par l'orage peuvent aller chercher un abri.

À un mille au delà s'avance le promontoire que les anciens désignaient par le nom singulier de *Graias Gony*, le Genou de la Vieille : à l'extrémité était un rocher, à terre un arbre au pied duquel on trouvait de l'eau douce.

Douze milles plus loin, nous avons à doubler un autre promontoire, que Ptolémée nomme *Pythis*; le Stadiasme anonyme l'appelle *Arton*, et ajoute qu'il est terminé par deux rochers semblables à des îles, et présentant la figure de deux taureaux fantastiques. C'est le point où les cartes modernes inscrivent le nom de *Sās-el-Harzeit*, mot défiguré sans doute, comme tous ceux de cette côte, par les hydrographes anglais, et dans lequel il faut peut-être retrouver le *Geb-el-Tousej* de l'Édrysy, la *Lagosejo* de Sanuto.

LES BAUPHINS

Après avoir dépassé cette pointe aride et sans abri, on aperçoit la ville de *Parietonium*, qu'au moyen âge les Arabes appelaient encore *el-Barelann*, et dont le nom actuel est *Berek*, ou bien, suivant quelques cartes, *Mohaddharah*, c'est-à-dire lieu habité : c'était jadis une ville importante par son commerce, et les navires partis d'Alexandrie ne manquaient pas de s'y arrêter ; c'était pour eux, après une course de quinze à dix-huit cents stades, une favorable station de ravitaillement et de repos.

Elle occupait l'extrémité orientale d'une petite baie allongée d'est en ouest, bordée de collines rocailleuses et stériles, resserrée à son ouverture,

mesurant en totalité quarante stades de contour, et formant ce que Strabon appelle le port de Paratonium. Mais, dans ces limites, le Stadiume détaillé que nous consultons nous indique, à sept stades de la ville, les *Dauphins*, placés eux-mêmes à sept stades de *Zéphyros*.

Voyez-vous sur nos cartes nautiques ces deux îles comprises dans la baie : ce sont là les *Dauphins* ; la plus considérable, celle qui est à l'entrée de la baie, porte le nom de *Insula de Colapri* sur la curieuse carte catalane de la bibliothèque du roi Charles V, l'un des plus précieux bijoux géographiques de notre Bibliothèque royale ; le *Livre des Rivages*, vieux portulan latin inédit et anonyme qui paraît l'œuvre d'un Pisan du douzième siècle, celui du florentin Jean d'Uzzano qui est du quinzième, et la Géographie du vénitien Livio Sanuto au seizième, ne manquent pas de mentionner cette île sous le même nom, qui a longtemps encore persisté sur les cartes de la Méditerranée, pour ne disparaître que dans les tracés modernes. Le second îlot est peut-être celui que les anciens portulans appelaient du nom de *Carta Zéphyros* est le cap qui jalonne, à l'occident, l'ouverture de cette même baie, que recommandait le précieux avantage d'être accessible par tous les vents.

Aujourd'hui tout cela est abandonné : les algues se sont amoncelées sur les sables du rivage, et les constructions des Arabes ne sont plus que des ruines nouvelles ajoutées aux ruines antiques.

LES ÎLES D'APIS.

A quelques milles à l'ouest de Paratonium était le bourg d'*Apis*, qui marquait, au temps de Scylax, la limite commune de l'Égypte et de la Marmarique : c'est au même point, dit le voyageur français Pacho, qu'est fixée aujourd'hui la ligne de démarcation entre les possessions égyptiennes et le pachalik de Tripoli. Des ruines d'habitations et de citernes se voient encore sur l'emplacement d'*Apis*, dans

un vallon qui porte le nom de *Boun-Adjoubah*.

En face est un groupe d'îles que le Stadiume signale sans leur donner d'autre dénomination que celle de *Nésoi*, les Îles. Les hydrographes anglais en ont relevé jusqu'à quatre, entremêlées d'écueils à fleur d'eau, et le nom de *Trarse-Hougah* est inscrit en cet endroit sur leurs cartes.

LES ROCHES FONDARIENNES.

Notre course, au long de ces rivages bordés d'îlots, a jusqu'à présent été lente et difficile. Essayons d'imprimer à notre barque une marche plus rapide, sans prendre plus de souci que nos *Pilotes* et *Flambeaux de mer* anciens et modernes, de visiter et de saluer d'un nom propre chacun des écueils qui sont répandus sur cette côte. Poussons un peu au large, et voguons hardiment à l'ouest, sans perdre la terre de vue.

Après une navigation de trente milles, nous apercevons deux îles rocheuses autour desquelles la mer brise sur de nombreux écueils ; nous les dépassons, et cinglant vers le rivage, nous découvrons le château abandonné d'*El-Schammés*, et un peu plus loin, sur une colline, des vestiges de constructions antiques auxquelles les Arabes ne connaissent pas d'autre nom que celui de *Kherbet-el-goum*, la Ruine du monticule : en face, à deux milles de la plage, une île encore, entourée aussi de brisants.

Les deux îles que nous avons alors à notre poupe, sont appelées sur les cartes anglaises *Ishalla*, et sur les cartes françaises *Echarré* ; celle que nous avons à la proue est nommée par les Anglais *Tifahr*, et par les Français *Etturfaoui*, ce qui se rapproche beaucoup plus du nom arabe *el-Thersfaouy*, qu'on voit figurer dans la géographie de l'Edrissy. La première de ces dénominations semble répondre à celle de *Sala* qui se trouve à la fois sur la carte catalane de Charles V et dans le portulan de Jean d'Uzzano ; la seconde se reconnaît dans celle de *Torphe*, qu'on voit figurer au *Livre des Rivages*.

Ce sont là sans doute les îles que Strabon et Ptolémée appellent les *Roches Tyndariennes*; mais Strabon en compte quatre, avec un port, tandis que nous n'en pouvons distinguer que trois, ce qui est précisément le nombre énoncé par Ptolémée; encore faut-il admettre que le groupe formé par elles était éparpillé sur une assez grande étendue.

Le périple de Scylax et le Stadiasme anonyme de la Méditerranée ne nous offrent point, dans l'état de mutilation où ils sont parvenus jusqu'à nous, le nom de Tyndare en son entier; l'erreur des copistes y a substitué le nom de *Darius*, précédé d'un article dont la prononciation était, dans la basse grecité, identique à la syllabe initiale de Tyndare. La correction était donc facile, et le premier éditeur de Scylax ne manqua point de la faire. Mais l'éditeur du Stadiasme, ne se doutant pas que le nom de Darius qu'il trouvait dans son manuscrit existât de même dans le manuscrit de Scylax, se prit à croire que les *Roches Tyndariennes* de Scylax corrigé désignaient un autre groupe d'îles que les *Roches de Darius* du Stadiasme mutilé; et faisant correspondre celles-ci aux îles el-Schayry, il reportait le nom de Tyndare aux îles anonymes du Stadiasme, situées en face d'Apis, et que nous avons précédemment reconnues. D'autres géographes modernes, plaçant au contraire les *Roches Tyndariennes* aux îles el-Schayry, ont inscrit le nom de *roches de Darius* sur l'île el-Thorsâouy et ses environs. Mais on peut juger combien ces élucubrations sont vaines, quand on voit que les roches de Darius n'existent point à part des *Roches Tyndariennes*, et ne doivent leur dénomination qu'à une erreur d'écriture.

PYRGOS.

Reprenons le large, et tirant au nord-ouest, nous verrons tour à tour passer et fuir derrière nous, d'abord le port de *Phynos*, dernière limite, au temps d'Hérodote, des peuples *Adyrmanites*, auxquels succédaient les *Gigames*; puis les hauteurs de *Abab-*

el-Sakam, appelées aussi *el-Aqabah el-kébyr*, traduction littérale du nom antique de *Katabakmos megas* ou la grande Pente; ensuite le port de *Amârah*, qui paraît être l'ancien *Panormos*; un peu plus loin *el-Medéhah* ou les *Marais-salants* que le *Stadiasme* signale auprès d'Euria; puis le cap de *Lokah* correspondant à l'antique *Aradanaxis*, et ayant devant lui deux îlots, ainsi que le constate le *Livre des Rivages*; bientôt après, sous le *Ras el-Qowryat*, l'emplacement du port de *Ménélas*, rappelant à la fois le souvenir des âges homériques et celui de la mort d'Agésilas; enfin, nous dépassons les hauts-fonds derrière lesquels était l'ancien port de *Skyrthianion*, et nous venons amarrer notre navire dans le port de *Thabargah* ou, comme on l'appelle vulgairement, de *Thabrouq*, souvent prononcé *Trabucch* et *Trabucv* par les caboteurs pratiques de ces parages.

Ce port est abrité contre tous les vents, hors celui d'est, par une langue de terre qui le ferme au nord, ceignant un joli bassin dont le fond est de sable blanchâtre couvert d'un lit d'algues. C'est l'emplacement de l'ancien *Anti-Pyrgos*, dont le nom actuel de *Thabrouq* semble même avoir conservé une empreinte étymologique (*).

Mais il n'y avait jadis à *Anti-Pyrgos* qu'une rade foraine avec un mouillage, et en face, une île d'où la cité opposée tirait son nom; car en cette île avait été élevé, en l'honneur du dieu Ammon, un petit temple appelé *Pyrgos*, c'est-à-dire *la Tour*; et la portulan de Jean d'Uxano signale encore à *Trabucch* l'existence d'une tour, du côté de l'est.

Aujourd'hui l'on ne voit plus d'île séparée, et la simple rade est devenue un port fermé. Il est facile de deviner comment l'aspect des lieux est ainsi changé: il a suffi de quelques atterrissements ou d'un exhaussement spontané du sol, pour lier à la terre ferme, du côté de l'ouest, cette île autrefois

(*) *Ta-Brouq* pour *Anti-Pyrgos*, comme en Syrie *T-artousak* pour *Ant-Arados*.

séparée, et que Pacho nous représente en dernier lieu comme un prolongement rocailleux de la côte, abritant le port actuel. Des ruines montrant encore des tronçons de colonnes et d'arceaux, des débris de marbre et de granit entassés en cet endroit, témoignent de l'existence de constructions antiques, et nous offrent, suivant toute probabilité, les restes de ce *Pyrgos* insulaire dédié à Jupiter Ammon, et plus tard sans doute consacré au Dieu des chrétiens par les évêques d'Anti-Pyrgos.

SIDONIA.

⁂ Au sortir de l'habroug nous nous dirigeons au nord-ouest, et doublant les récifs el-Kourrat au delà desquels était l'ancien port nommé par les Grecs *Petras-Mikra*, nous entrons dans le golfe de *Bounbak*; et bientôt après, des collines percées de nombreux hypogées, que les Arabes nomment aujourd'hui *Magharât el-Habes* ou grottes des prisonniers, nous rappellent l'ancienne *Bombata*, où l'évêque Synésius de Cyrène nous dit que la nature et l'art s'étaient réunis pour en faire un lieu de retraite assurée.

Tout près de là s'ouvre une petite anse, profondément enfoncée dans les terres, et bordée à l'est par des marécages où pullulent, en été, des grenouilles sans nombre, dont les coassements discordants avertissent de reste les voyageurs que c'est là l'estuaire *Batrakhos* des anciens, devenu le *Porto Patriarcha* du moyen âge; et la source que le *Stadiasme* signale au voisinage, reçoit aujourd'hui des Arabes, comme au temps de l'Édryse, le nom de *'Ayn el-Ghazel* ou source des Gazelles.

En face de ce point se présente à nous une petite île plate, peu éloignée de la côte, inscrite sous le nom d'île *Seaf* sur le plan du golfe de *Bombata* levé en 1821 par le capitaine Smyth; c'était, dans l'antiquité, l'île *Sidonia* comme l'appelle le *Stadiasme*, ou *Didonia* comme écrit Scylax, ou *Aedonia* ainsi qu'on le trouve dans Ptolémée. Cette variété de dénominations

est due simplement à l'indécision des formes sous lesquelles s'est offerte aux copistes la première lettre du mot (*). Quelle est la meilleure leçon? nous n'osons le décider (**); et si, d'après le *Stadiasme*, nous avons écrit, en tête de cet article, *Sidonia* plutôt que *Didonia* ou *Aedonia*, c'est que le *Stadiasme* seul nous fournit quelques mots sur cette île, que les autres se bornent à nommer.

Il nous la représente comme gisant à trente stades de *Batrakhos* vers le large, ayant une rade foraine pour les navires de charge, et du côté de terre de l'eau dans une tour (***).

(*) Il est aisé de confondre, dans l'écriture grecque, un σ minuscule avec un δ , et un Δ majuscule avec un Λ .

(**) On peut dire tout à tour en faveur de chacune des trois autorités :

1. Scylax est le plus ancien des trois auteurs, et il aura été copié d'une manière par le rédacteur du *Stadiasme*, d'une autre manière par Ptolémée; mais la double leçon de ceux-ci peut être ramenée à la sienne;

2. Le *Stadiasme* reproduit un fragment très-ancien, plus ancien que la rédaction du *Périple* de Scylax, qui en est, pour cette partie, un simple abrégé; la leçon du *Stadiasme* est donc la leçon originale, mal copiée dans le *Périple* de Scylax, d'où Ptolémée aura pris la sienne;

3. Il nous est parvenu, de Ptolémée, de nombreux exemplaires; mais nous n'avons, pour chacun des deux autres documents, qu'un manuscrit unique; en sorte que l'on doit considérer la leçon donnée par le premier comme assurée, tandis que chacune des autres n'a que la valeur d'une simple variante.

(***) Divers écrivains ont cru que la distance de 30 stades indiquée par le *Stadiasme* devait être comptée entre *Sidonia* et *Platée*, et que la situation relative de ces deux îles était en conséquence marquée de telle sorte que *Platée* se rencontrât d'abord sur la route en venant de *'Ayn el-Ghazel*, et tirant vers le *Râs el-Tyn*, et que *Sidonia* ne vint qu'en suite; une lecture attentive et raisonnée de ce passage du *Stadiasme* doit, ce semble, le faire interpréter différemment. On nous pardonnera, à raison de l'importance spéciale de la question, une discussion rapide de ce point.

Les noms de Sidonia et de Didonia accuseraient l'un et l'autre une découverte ou une possession phénicienne; celui d'Adonis offrirait une allusion aux rossignols dont le doux ramage aurait, en cet endroit, charmé les navigateurs grecs : ravissante mélodie, précieuse à des oreilles que venaient égarer les coassements tumultueux de Batrakhos.

PLATÉE.

En delà de l'île basse que nous quittons, surgit dans le nord-ouest une île rocailleuse et élevée, appelée *Bhurda* ou *Barda* sur quelques cartes modernes, et *île de Bomba* ou de *la Bombe* sur certaines autres, d'après le nom

Voici le passage, avec les indications qui le précédent et le suivent, et dont il faut tenir compte pour le bien entendre :

- De Petras-Mikros à Batrakhos, 30 stades.
- De Batrakhos à Platée (150) stades. Vers le large, à 30 stades de distance, gît une île appelée Sidonia, qui a une rade favorable pour les navires de charge, et de l'eau vers le continent, dans la tour.
- De Platée au Palicouros (50 stades.)

Voilà trois étapes successives : 1° de Petras à Batrakhos; 2° de Batrakhos à Platée; 3° de Platée au Palicouros; c'est dans la seconde étape qu'il est question de l'île Sidonia : il est donc naturel de conclure qu'elle est placée dans l'intervalle du point de départ (Batrakhos), au point d'arrivée (Platée); et une distance étant énoncée pour cette île intermédiaire de Sidonia, il est également naturel de compter depuis le point de départ la distance ainsi marquée. Qu'on observe d'ailleurs que l'île Sidonia ne peut être indiquée vers le large qu'à l'égard du continent, et qu'une telle locution serait absurde à l'égard d'une autre île qui dans le fait est elle-même plus au large.

Cette simple réflexion eût épargné à des voyageurs, des érudits et des géographes, la peine de chercher, soit au moyen de transpositions ou de changements de noms, soit en multipliant le nombre des îles de manière à lier Platée d'une île Adonis ou Didonia d'un côté, et d'une île Sidonia de l'autre, à concilier l'énonciation du *Stadiou* avec celle de Scylax, qui nomme successivement, de Petras à la Chersonèse, d'abord Didonia, puis Platée,

du port voisin, uniformément appelé *Bomba* sur les unes et les autres (*).

Cette île est l'antique *Platée*, célèbre dans l'histoire des essais de colonisation tentés par les Théréens avant qu'ils eussent trouvé l'emplacement où ils devaient bâtir Cyrène.

Pour obéir aux ordres impératifs de la Pythie de Delphes, qui leur enjoignait d'aller fonder une ville en Libye, les Spartiates de Théra envoyèrent d'abord en Crète, s'enquérir d'un guide qui connût le chemin de cette terre lointaine et pour eux ignorée. Après bien des recherches, on découvrit à Itanos un teinturier en pourpre, que la tempête avait, une fois, poussé jusqu'à l'île libyenne de Platée; il avait

(*) Les cartes modernes sont ici en contradiction avec les manuscrits anciens : nous voulons de voir que l'antique Bombaia se retrouve à l'entrée orientale du golfe de Bomba, et que plus avant dans l'ouest s'ouvre l'estuaire de Batrakhos. Le texte et les cartes de Livin Sanuto s'accordent à nous montrer que de son temps on distinguait les *Isola Bombe* à l'est, des *Scogli di Barda* à l'ouest; les premiers étaient de tout petits îlots presque joints à la terre ferme; les autres étaient quelques rochers voisins du continent et situés à l'entrée du port Patriarcha. Le *Liber Riveriarum* ou Livre des Rivages ne mentionne dans le golfe que deux îles, avec un bon port appelé Barda. Mais voici le portulan de Jean d'Uzzano qui nous dit :

« Da Trabucch all' Isola di Barda a 80 miglia per ponente. Barda sono tre isole, e anno buono porto, e se vuoi entrare in quello porto, gira tutta l' Isola di verso ponente, e sopra la punta dell' Isola di verso ponente, da levante uno miglio; e la detta Isola a aqua dolce in cisterna. E fuori in mare per tramontana a una Isoletta che a nome Patriarcha, e puoi andare da tutte parti, e va largo all' Isola una arata toita intorno. »

Ainsi le portulan annonce trois îles, bien qu'il n'en désigne nominativement que deux, l'une qui est celle de Barda proprement dite, l'autre qui a nom Patriarcha. Sur le plan du port de Bomba, du capitaine Smyth, elles sont nommées toutes trois, la première *Bhurda*, la seconde *Zouza Mexraia*, la troisième *Shag*.

nom Korobios : on fit marché avec lui pour conduire une expédition qui serait envoyée dans le but exprès de reconnaître et d'examiner les lieux. Les explorateurs, guidés par Korobios, arrivèrent à Platée, en prirent possession; et laissant Korobios avec des provisions de vivres pour plusieurs mois, ils se rembarquèrent pour aller faire leur rapport à Théra.

Comme leur absence fut plus longue qu'ils n'avaient calculé, les vivres manquèrent à Korobios, et il était dans une extrême disette quand, par bonheur, il fut secouru par un navire de Samos que le vent d'est avait poussé loin de la route d'Égypte, et qui vint se réfugier à Platée. Kolaios, qui le commandait, renouvela les provisions de Korobios et lui fournit des vivres pour un an, après quoi il repartit et se vit enporter par les vents contraires jusqu'au delà des Colonnes d'Hercule.

D'après le rapport de leurs commissaires, les Thériens équipèrent deux grands bâtiments de transport, qu'ils remplirent de colons, et les envoyèrent à Platée, leur donnant pour chef un jeune seigneur appelé Battus. Ceux-ci, débarqués dans l'île, s'y établirent, et y restèrent deux ans, mais sans que rien leur prospérât; ce qui les détermina à transporter leurs demeures sur la terre fertile, à Aziris, localité charmante, entourée de collines boisées, et arrosée par un cours d'eau considérable, l'ancien Paliouros sans doute, le Oûdy Tsemymeh de nos jours.

Platée avait un port, ou du moins un mouillage, qui souvent encore sert d'abri aux navires, ainsi que les Arabes de la côte en donnaient l'assurance naguère au voyageur Pacho.

APHRODISIAS.

Après avoir dit adieu à Platée, nous reprenons notre route vers le nord pour doubler le Râs el-Tyn, que les anciens appelaient la Chersonèse des fils d'Antée (*); puis nous tournons à

(*) *Ἀφροδίσιος τῶν Ἀντίων* dans Scylax; c'est aussi *Ἀντίων* qu'il faut lire dans un autre passage du même auteur, où l'on trouve *Ἀγρίδα*.

l'ouest nord-ouest, nous salions en passant la ville de Derneh, puis nous arrivons à une petite île plane, nommée *Cars* sur quelques cartes surannées (*), et répondait à l'îlot que les anciens périples indiquent sous le nom d'*Aphrodisias*, à dix stades du continent. Elle avait un port, et possédait un temple de Vénus Aphrodite, qui lui avait valu sa dénomination. Ptolémée l'appelle aussi *Læia* ou île d'Aphrodite. Elle marquait, au temps d'Hérodote, la limite à laquelle confluaient de part et d'autre deux populations libyennes, savoir, à l'est les Gigames, à l'ouest les Asbystes.

ILOS.

Poursuivons notre navigation : nous aurons bientôt dépassé le cap *Bondaryah* des géographes arabes, transformé en *Bon-Andréa* par les marins de la Méditerranée (**), mais auquel les cartes modernes ne donnent plus que le nom de *Râs el-Hélal*; puis nous arrivons devant *Mersây Sousah*, l'ancienne Apollonie, qui était le port de Cyrène, placé elle-même à quatre-vingts stades de là, dans les terres. Quelques petites îles, qu'on aperçoit encore en ces parages, offraient en outre, suivant la remarque de Scylax, des points de refuge aux navires.

Continuant d'avancer à l'ouest, nous doublons le promontoire *Phykous* des géographes grecs, appelé *Râs Soulsén* par les Arabes et par nos anciennes cartes, jusqu'à ce que les hydrographes modernes, dont les réformes ne sont pas toujours des améliorations, aient préféré les dénominations tronquées de *Râs-Sem* et de *Cap Rasat*, mauvaises toutes deux. Incluant alors un peu vers le sud, nous venons jeter

(*) Livio Sanuto en fait même deux îles, petites, rapprochées du continent, et distantes entre elles d'environ deux milles, sous le nom de *Carse*, écrit *Carise* dans la carte catalane de Charles V, et *Carcis* dans le portulan de Jean d'Uzzano.

(**) Ce nom est inscrit auprès de Derneh, et par conséquent très-loin de sa véritable place, dans une très-belle carte dressée pour le voyage de Della-Cella.

fanere à *Tolometa*, qui a succédé à l'ancienne *Ptolémaïs*, port de *Barhé*; une île nous reste au nord-est, à moins d'un quart de lieue : c'est un gros rocher isolé, couronné de pans de mur. Son nom antique nous est reculé par le *Stadiasme* anonyme de la Méditerranée, qui l'appelle *Ilos*; quant à son nom moderne, l'une des cartes jointes à la grosse compilation d'Olivier Dapper, porte *Ile Amanea*. C'est tout ce que nous en savons.

LA FOURMI DE BÉRÉNICE.

Appareillons de nouveau, et quittons le mouillage de *Tolometa*, avançons au sud-ouest, le long de cette côte jonchée de ruines des cités antiques de la Pentapole. Deux cent cinquante stades nous conduisent devant *Théoukéra*, qui conserve presque intact son nom primitif de *Teukheira*, imposé par ses fondateurs évrétiens, puis échangé, sous les Ptolémées, pour celui d'*Arsinoé*, mais jamais entièrement effacé, et repris enfin exclusivement, au temps de la domination byzantine.

De là il nous faudra courir encore trois cent cinquante stades pour atteindre *Bérénice*, représentée par la moderne *Ben-Ghazy*, et nous pourrions saluer, au passage, les restes d'*Adrianopolis*, vestiges romains sur cette plage jonchée de ruines grecques. Forçons donc de rames et de voiles, et laissons *Théoukéra* fuir et disparaître derrière nous : bientôt nous apercevrons un promontoire qui se projette à l'occident, et qu'avoisinent des hauteurs dont il faut se garer en les contourant; nous atteignons ensuite une petite île basse et noirâtre.

Le cap que nous avons doublé se nomme *Brakhea* d'après le *Stadiasme* qui nous sert de guide; mais quel est le nom du petit îlot noirâtre, le *Stadiasme* ne nous le dit point; et *Livio Sante*, aussi bien que les hydrographes modernes, le laissent anonyme sur leurs cartes. C'est *Ptolémée* qui nous apprendra comment nous devons l'appeler : nous trouvons, en effet,

en ses Tables une petite île voisine de *Bérénice* (*), désignée sous le nom de *Myrmex* ou la Fourmi, et nous ne balançons pas à appliquer cette dénomination à l'îlot bas et noirâtre du *Stadiasme*.

Nous ne voulons cependant point dissimuler qu'en certaines éditions du géographe alexandrin, la position de *Myrmex* est donnée de manière à se placer non plus vis-à-vis de *Bérénice*, mais en face de *Teukheira*; et sur ce fondement sans doute, le voyageur *Pacho* a cru que cette *Myrmex* n'était autre chose que l'île voisine de *Ptolémaïs*, celle-là même que nous savons d'ailleurs s'être appelée *Ilos*.

C'est, au surplus, la moindre erreur qu'il ait commise à l'égard de ce nom de *Myrmex*; car, le rencontrant aussi dans une lettre de *Synésius* de Cyrène, qui fut évêque de *Ptolémaïs* au commencement du cinquième siècle de notre ère, *Pacho* s'est figuré qu'en parlant de *Myrmex*, l'éloquent évêque n'avait pu vouloir désigner que l'île située en vue de *Ptolémaïs*; et comme la mention d'un phare se trouvait mêlée à celle de l'île dans la lettre de *Synésius*, notre voyageur en concluait qu'un phare avait existé jadis sur l'île de *Myrmex*, au voisinage de *Ptolémaïs*; et *Pacho* pouvait peut-être penser ainsi sans hésitation et sans scrupule, puisqu'il avait derrière lui, comme garantie, le grand nom géographique de *Mannert*, pour appuyer cette explication.

Mais quelque excusable que l'on soit de se tromper en si bonne compagnie, nous ne pouvons nous résoudre, nous, à continuer la tradition d'une aussi grave méprise: *Synésius*, partant d'A-

(*) La petite édition de Cologne (in-8^e min., 1540), que nous considérons comme une des meilleures de la *Géographie* de *Ptolémée*, donne à *Bérénice* et à *Myrmex* les positions suivantes :

Bérénice, longitude 47° 50', latit. 31° 20'.
Myrmex 47° 40', 31° 50'.

mais dans d'autres éditions c'est 48° au lieu de 47° que l'on trouve à la longitude de *Myrmex*.

Alexandrie d'Égypte pour retourner à Cyrène sa patrie, salué, au départ, le temple de Diane, et le Phare qui s'élève sur cette Myrmex que l'on appelle encore aujourd'hui l'île du Phare. On voit combien il est éloigné encore de Cyrène et de Ptolémaïs!

Laissons donc auprès d'Alexandrie la Myrmex de l'évêque Synésius, et maintenant près de Bérénice celle du géographe Ptolémée.

LES HYPHALES.

Maintenant, poursuivons notre route vers le sud-ouest pour doubler le cap Tayouni, qui est le *Boreion akrotèrion* ou cap Septentrional des anciens; nous prenons ensuite droit au sud jusqu'à *Hharqorah*, dont le nom semble garder l'empreinte de celui de l'antique *Herakleion*; nous inclinons alors vers le sud-est, et nous laissons, sur la gauche, des ruines que Livio Sanuto appelle *Sabrum*, mais que des portulans plus récents nomment *Sarabian*, et qui de même est inscrit *Sarabium* dans la curieuse carte catalane de la Bibliothèque royale de Paris, et *Qastr Sarabeyoun* dans la géographie arabe du schérif El-Edrys; il est impossible d'y méconnaître le *Serapeion* de l'antiquité, mentionné dans le *Stadiasme*.

Sanuto, aussi bien que les levés hydrographiques modernes, indiquent un flot devant *Hharqorah*, un autre devant *Sarabeyoun*; mais les anciens ne nous en ont rien dit, et nos cartes laissent anonymes ces petits rochers insignifiants; nous n'avons ainsi nous-mêmes aucun motif de nous y arrêter.

Continuons donc à contourner le fond du golfe obtus compris entre les blanches dunes de *Hharqorah* et le noirâtre *Râs-el-Asouâd* ou Tête de Nègre, ainsi appelé à cause de sa couleur. Avant d'atteindre celui-ci, nous arrivons près de deux groupes de rochers, que les cartes françaises appellent *les Trois Écueils* et *les Deux flots*, et auxquels certaines cartes anglaises donnent le nom de *Hammool*, qui peut-être doit être rétabli en celui de *Hhamoud*. Les frères Henri et Fré-

déric Beechey ont compté en cet endroit jusqu'à six rochers formant deux groupes symétriques réunis par des brisants, à l'abri desquels les deux explorateurs reconnurent un bon ancrage pour les petits bâtiments; la côte opposée est basse, découpée en baies plates et sablonneuses, dont quelques-unes ont, en travers de leur entrée, des rochers qui fourniraient un bon refuge aux embarcations.

Au temps où furent recueillis les matériaux qui ont servi au compilateur anonyme du *Stadiasme*, tout ce groupe était considéré comme un seul flot submergé, qui élevait cependant encore au-dessus des flots quelques parties de ses rivages; et le nom d'*Hypphales* était alors appliqué à ces parages, tout comme au temps de Ptolémée, qui les nomme aussi, mais sans nous rappeler la nature insulaire de ces abris, appelés seulement *Maritimæ stationes* (*) dans les versions latines de ses tables.

LES PONTIENNES.

À quatre-vingts stades au delà des *Hypphales*, nous atteignons un nouveau groupe de petites îles que Scylax appelle d'un seul nom *les trois Pontiennes* (**); les cartes de Ptolémée nous

(*) Nous nous garderons bien d'adopter la correspondance que les frères Beechey proposent comme à peu près certaine, des *stationes maritimæ* de Ptolémée avec la position de *Tabilba*, plus méridionale d'une trentaine de milles géographiques à l'égard de l'emplacement que nous leur assignons. Ce n'est pas que les Tables de Ptolémée ne soient assez imparfaites pour laisser un champ aussi considérable aux incertitudes, quand nulle autre donnée plus précise ne vient aider à la détermination des synonymes modernes. Mais dans le cas actuel le *Stadiasme* nous offre assez de détails pour ne permettre point de se méprendre sur la situation véritable des *Hypphales*.

(**) Νῆσος Ποντιαί ἑσσι. Cette indication manque à toutes les éditions de Scylax; mais elle est consignée dans un précieux manuscrit de la Bibliothèque du roi, dont les variantes ont été publiées par M. Müller

montrent également en ces parages trois îles, respectivement nommées *Misnos*, *Pontia* et *Gaia*; le *Stadiasme* nous explique de son côté qu'on rencontre d'abord une roche élevée offrant l'image d'un éléphant, puis, au sud-est de celle-ci, une île haute appelée *Pontia*; enfin au midi de cette dernière, une autre île encore, appelée *Maia*.

Cette disposition relative des trois individualités insulaires réunies dans le même groupe, correspond à celle que Ptolémée leur assigne sur ses cartes, mettant *Pontia* dans l'est-sud-est de *Misnos*, puis *Gaia* au sud de *Pontia*. Et l'on ne peut douter, d'après une telle similitude, qu'il n'y ait identité bien constatée, non-seulement entre *Maia* de l'un et *Gaia* de l'autre (toute la différence des noms pouvant ici être le résultat d'une erreur d'écriture), mais encore entre le rocher inconnu ou simplement appelé *Scopelites* par antonomase dans le *Stadiasme*, et celui que Ptolémée a inscrit en ses tables sous le nom de *Misnos*. Cette correspondance a déjà été reconnue par Mannert, et nous ne pouvons que nous accorder entièrement avec lui sur ce point.

Et maintenant, si nous cherchons, à travers les âges, les synonymies géographiques des trois dénominations anciennes que nous venons de rappeler, nous n'aurons à consigner ici que le nom d'*Île aux Oiseaux*, donné au groupe entier ou à la principale des îles qui le composent, sur les vieilles cartes, depuis celle de la bibliothèque de Charles V jusqu'à celles de Livio Sanuto, et d'autres plus récentes, mais aujourd'hui surannées.

Quant aux relèvements modernes, ils ne nous fournissent que les noms de *Gara* et de *Ishaifa* pour répondre à ceux de *Pontia* et de *Gaia*; mais nous devons au moins aux frères Beecher d'avoir esquissé en quelques mots une description de ces deux îles, qu'ils

observèrent du rivage avec leurs lunettes. *Gara* est à six milles au large de la côte; elle a un mille environ de diamètre; mais les brisants dont elle est flanquée à l'est et à l'ouest, et qui s'étendent à une distance considérable, donnent lieu de penser qu'elle était jadis bien plus grande qu'elle ne le paraît aujourd'hui; elle s'élève du sein des eaux en montagnes blanches, très-abruptes en certaines parties, et couronnées à leur sommet d'un plateau verdoyant, sur lequel semblaient se montrer quelques vestiges de constructions. Quant à *Ishaifa*, c'est un rocher d'une blancheur remarquable, haut d'environ quarante pieds, escarpé de tous côtés, entouré d'ailleurs de brisants qui en rendent l'abord difficile: il n'est guère qu'à un mille du rivage.

LES ILES BLANCHES.

Non loin des îles Pontiennes, en poursuivant notre route vers le fond de la Syrte de Cyrène, nous arriverons, guidés par Seylax, à d'autres îles encore, appelées *Blanches*, après lesquelles on atteint immédiatement les Autels des Philènes. On se trouve alors tout au fond du golfe, et c'est peut-être au dernier flot qu'il faut appliquer le nom d'*Euleletos*, rapporté par le seul Pomponius Méla. Quoi qu'il en soit de cette dénomination dont le sens paraît désigner, en effet, le terme où nous sommes parvenus, si l'on veut mesurer alors l'étendue entière du golfe depuis Bérénice et le fleuve Cinyps qui, vers l'est et vers l'ouest, en marquent respectivement les limites, jusqu'au point où il s'enfonce le plus profondément dans les terres, on comptera dans un sens trois jours et trois nuits de navigation directe entre Bérénice des Hespérides et les Autels des Philènes, et dans l'autre sens, quatre jours et quatre nuits entre le fleuve Cinyps et les îles Blanches.

Saurons-nous retrouver dans les relèvements modernes les îles ainsi appelées par Seylax? Nous y rencontrons, en effet, tout au fond du golfe, deux îles distinctes, avec les noms de

dans un volume destiné à faire suite aux précédentes éditions des *Petits Géographes grecs*.

Braiga (*) et de *Bushatfa*; et les récits des voyageurs nous ont d'ailleurs appris qu'en ces parages le sol est formé d'un grès rocheux, dont la blancheur est remarquable et devient, au voisinage des Autels des Philènes, d'autant plus frappante, que là se montrent exceptionnellement, sur un sol déprimé, des dunes d'un sable roux qui servent de contraste. Livio Sanuto, de son côté, indique les mêmes îles, qu'il appelle *Barda* et *Sidra*. La fameuse carte catalane de la bibliothèque du roi Charles V contient aussi ces deux noms; mais le premier y est écrit *Bayda*; or, c'est justement le mot usuel des Arabes pour dire *blanche* (**), et l'identité géographique se trouve ainsi confirmée à la fois par la similitude d'aspect, et par celle des dénominations.

(*) Le docteur Della Cella écrit *Barga*; mais les cartes de Smyth et de Beechey portent *Braiga*, et la carte française de MM. Richard et Lottin écrit *Bréga*.

(**) Le schérif Edrissy mentionne spécialement en ces parages *el-Gexyrah el-baydid*, ou l'île Blanche, qui semble, malgré quelque difficulté sur les chiffres de distances, ne pouvoir être autre que l'île Bayda de Sanuto.

Là s'arrête pour nous ce *Sabotage* minutieux où nous nous étions engagé en suivant avec scrupule les directions nautiques que nous a léguées l'antiquité grecque, et qui nous ont conduit, de proche en proche, jusqu'au bord de ces formidables *Sèches de Barbarie*, plus redoutées encore de mariniens anciens sous le nom de *Syrtés*, où l'on hâtaît sa marche pour gagner à grandes journées les ports de l'Afrique proprement dite, si soucieux de reconnaître dans l'intervalle quelques flots riverains, au milieu de ces vastes bancs que les caprices de la mer couvraient et découvraient tour à tour.

La côte ainsi changeait d'aspect pour le navigateur : il n'y remarquait plus ces vingt rochers insignifiants dont il s'était jusque-là préoccupé; les îles où il abordait étaient plus rares et plus considérables; aussi l'intérêt éphémère de leur existence antique n'est-il point le seul qui les recommande encore à notre attention; elles ont leur importance actuelle aussi bien que leurs traditions historiques; et leur description est une tâche nouvelle, qui fera l'objet des sections suivantes.

§ IV.

ILES SYRTIQUES.

VUE GÉNÉRALE DES SYRTES.

Peinture que les anciens ont faite des Syrtes.

Les poètes et les orateurs, les historiens et les géographes de l'antiquité classique, se sont conjurés pour nous faire des Syrtes une peinture effrayante.

Tantôt c'est Apollonius de Rhodes qui nous montre les Argonautes poussés par la tempête aux côtes de Libye, et n'ayant, pour échapper au danger d'être engloutis au milieu des vases et des épaisses sargasses de la Syrte dévorante, d'autre ressource que de

charger sur leurs épaules leur navire échoué, pour le transporter, l'espace de douze jours et douze nuits de chemin, à travers les sables, jusqu'au lit de Triton, près du jardin des Hespérides, et regagner de là, sous les auspices des dieux, les rivages opposés du Péloponèse.

Ou bien c'est Denys le Périégète, c'est Horace, Virgile, Properce, Sénèque le Tragique, Silius Italicus, Valerius Flaccus, qui stigmatisent ces Syrtes vaseuses, intumescents, agitées, incertaines, barbares, inhospitalières, impitoyables, fertiles en naufrages.

On sait encore c'est Lucain, racontant la marche de Caton (après la défaite de Pharsale), depuis la Cyrénaïque jusqu'en Numidie, qui nous peint en ces pompeux les redoutables Syrtes que le général romain eut à traverser :

Les Syrtes sablonneuses qu'il trouve en son passage,
Sont pour lui des périls moindres que son courage.
Des bancs irrésolus ces ouvrages douteux
Ne sont ni mer ni terre, et sont toutes les deux :
Pour refuser les vœux ou pour être leur couche,
Pour se céder jamais à leur vague farouche,
Ou pour céder toujours à leurs flots courroucés,
Leur ancre est trop basse ou ne l'est pas assez ;
Par des bancs spacieux ici l'onde est brisée,
La mer des flots captifs la terre est divisée,
Et ces lieux ambigus, ces êtres incertains,
Ne sont d'aucun usage au bonheur des humains.

Peut-être qu'autrefois des bancs si redoutables
Avoient sous l'onde amère enseveli leurs sables,
Et que pendant le jour le flambeau qui nous luit
Ménageait des vapeurs plus que n'en rend la nuit,
Qu'aux vagues élevées ces bancs qui le nourrissent,
Ne s'en apercevoir les Syrtes se tarissent ;
Qu'en l'eau cherchant toujours ce feu qu'elle entrecroie,
La terre seule prendra ce que l'onde en retient.

Après que vers ces lieux la rame audacieuse
Fit pousser des Romains la flotte spacieuse,
L'écume se révoltait dans ses propres climats,
Par de noirs tourbillons lutte contre les mâts :
Elle fait céder la vague à l'effort des orages,
Des Syrtes agités il étend les rivages,
Un gémissement, en forçant l'irruption des eaux,
A leur force contrainte il en fait de nouveaux ;
On se sent en vain qu'il cède à son choix il se fâche,
Et la brise, ou le pouce au delà de la proue ;
On se voit quelques rochers, instruits par la terreur,
Faisant ployer la voile et tromper sa fureur,
En vain leur art s'oppose au vent qui les maîtrise ;
Le mât tout dépouillé lui donne assez de prise.

Mais sitôt que les mâts tombent dans leurs vaisseaux,
La violence du vent cède à celle des eaux ;
Les vagues qui sont encor sur une mer profonde
Sont moins la tourmente et le travail de l'onde ;
Mais au milieu des bancs confusément épars
Le Romain est en proie à de doubles hasards,
Et de deux éléments appréhendant la guerre,
Ne sait s'il doit périr par l'onde ou par la terre :
Surtout il s'aperçoit que du même vaisseau
La pouce est sur le sable et la pouce est dans l'eau.
On voit l'épouvante de ces troupes captives
De ne voir sur la terre et ne voir point de rives,
Et d'opposer en vain à la rigueur du sort
Les souhaits du naufrage et l'espoir de la mort !

Après avoir longtemps erré parmi les sables
Des bancs entrecoupés et des Syrtes coupables,
Avec le violence et du vent et des eaux,
La flotte se rejoint au reste des vaisseaux (*)

Tantôt ce sont des écrivains plus graves, Polybe, Salluste, Strabon, Vela, Sénèque le Philosophe, Pline, Dion Chrysostôme, Solin, Procope,

(*) Lucain, Pharsale, IX, traduction de Beauchef.

qui nous racontent en histoire, nous signalent en géographie, ou nous rappellent en orateurs les périls imminents que couvraient les navires au milieu de ces bancs vaseux où de capricieuses marées les échouaient ou bien les saisissaient à l'improviste, où les eaux soulevées par la tempête se chargeaient à la fois de limon, de sables et de cailloux énormes qu'elles entraînaient dans leur course, où la perte des vaisseaux était presque certaine sinon inévitable, emportés qu'ils étaient par cet affreux tourbillon : de là même était né le nom de *Syrtes*, qui faisait illusion à cet entraînement irrésistible des ondes courroucées.

Cependant, nous dit Strabon, l'audace des hommes, qui a tenté toutes choses, n'a pas craint non plus de s'aventurer à naviguer le long de ces rivages. Nous tenons d'ailleurs, de Salluste, que l'eau était plus profonde contre la côte; et Scylax, aussi bien que le *Stadiasme* anonyme, dont les éléments sont peut-être plus anciens encore, nous fournissent la preuve que cette hardiesse exaltée par le géographe d'Amasie était de vieille date.

Les Syrtes d'après les modernes.

Aujourd'hui, observe aussi avec justice le major Reanell, les perfectionnements de la navigation ont dépouillé les Syrtes d'une grande partie des terreurs qu'elles inspiraient; et le capitaine Borchey pense que les instructions nautiques des hydrographes modernes les montreront moins formidables que les écrits de l'antiquité ne les représentaient.

Néanmoins, ce navigateur lui-même reconnaît que maintenant encore bien peu de navires voudraient se risquer à partir de Benghazi pour traverser la grande Syrte, quand il souffle dans le golfe un vent un peu fort. C'est en général un vent de nord très-vif qui règne sur cette côte; et elle est, en beaucoup d'endroits, tellement bordée de hauts-fonds, que l'atterrissage y est extrêmement difficile et dangereux. Il faut reconnaître aussi que sur

telle portion du littoral, où une plage unie, continue, à peine élevée au-dessus du niveau de la mer, présente une étendue de cent milles de long sur une largeur qui va jusqu'à cinquante milles, le flux et le reflux des eaux doivent être réellement formidables.

Aussi le comte de Sandwich, dans la relation qu'il nous a laissée de ses voyages autour de la Méditerranée, avoue-t-il les craintes sérieuses qu'il conçut pendant la traversée des Syrtes : « Les anciens, dit-il, considéraient avec beaucoup de raison la grande Syrte comme le passage le plus dangereux de la Méditerranée. Ce qui a rendu ce golfe si effrayant pour les anciens navigateurs, ainsi que pour les modernes, ce sont les bancs de sable qui s'étendent à une grande distance de la côte, en même temps que les courants de tous les points de la Méditerranée déferlent avec la plus grande violence sur le rivage ; en sorte que si un bâtiment est surpris par des calmes ou par des vents contraires, lorsqu'il est quelque peu voisin du golfe, il faut qu'il survienne en sa faveur un changement de vent soudain pour le sauver d'une destruction inévitable.

« Favorisés par notre fortune habituelle », continue le voyageur, « nous évitâmes ce danger ; mais, après une ennuyeuse navigation, nous nous trouvâmes, au milieu du calme, dans une position qui n'était pas sans danger, vers la partie occidentale de la petite Syrte, qui s'étend au loin le long de la côte, et qui est de même nature que celle dont nous venons de parler. Pour comble d'infortune, nous commençons à nous trouver à court de provisions, n'ayant plus que quelque peu de bœuf salé, et de l'eau seulement pour cinq jours. Nous restâmes deux jours dans cette situation, pris par le calme en vue de cette côte inhospitalière, et nous commençons, comme nous en avons de trop justes motifs, à concevoir des craintes sérieuses pour notre sort, lorsqu'une brise favorable vint heureusement nous délivrer de ces tristes pensées en

nous portant en peu d'heures à une cinquantaine de milles dans le nord. »

Étendue générale des Syrtes.

L'emplacement des Syrtes est compris, d'une manière générale, dans ce double golfe où la Méditerranée s'enfoncé dans les terres entre la Cyrénaïque à l'est et la régence de Tunis à l'ouest. Les profondeurs extrêmes qu'elle atteint sont marquées, d'un côté, par la ville de Qâbes, de l'autre par la petite île de Sidra que nous avons déjà signalée : de là les noms vulgaires de golfe de Qâbes et de golfe de Sidra ou de la Sidre, communément donnés à ces deux rentrées du littoral africain où les anciens plaçaient la petite et la grande Syrte ; et dans l'acception usuelle de ces dénominations, on considère comme complète la synonymie respective de golfe de Qâbes et petite Syrte, de golfe de la Sidre et grande Syrte. Il n'y a point cependant une parfaite rigueur de langage dans cette double correspondance, en ce que, à proprement parler, les Syrtes n'étaient point ces golfes eux-mêmes, mais bien les hauts-fonds de vase et de sable d'où ces golfes tiraient leur triste célébrité : il y a beaucoup plus de justesse à dire comme nos pères, que les syrtes des anciens sont représentées par les Sèches de Barbarie.

Cette distinction n'est point le résultat d'un vain et futile purisme : elle a une importance réelle pour l'intelligence de certaines indications que les anciens eux-mêmes nous ont laissées touchant ces fameuses Syrtes. Sans doute il est peu nécessaire de s'arrêter à distinguer les Sèches des golfes qui les renferment, lorsqu'il est question, d'une manière générale, de la petite ou de la grande Syrte ; mais il est des documents antiques où nous trouverons mentionnées, dans le golfe même de la grande Syrte, deux Syrtes distinctes : l'une qui est la grande Syrte proprement dite, l'autre qui est la Syrte Cyrénéenne, ayant chacune leur domaine propre, dont la limite commune était marquée par les Autels des Philènes, monuments fantastiques

peut-être dès l'origine, dont la tradition seule perpétuait l'existence, et qui déterminent encore, après tant de siècles d'oubli, la démarcation des rivages de Sert et de Benghâzy.

Existence de deux Syrtes distinctes dans le golfe de la grande Syrte.

Le Stadiasme anonyme de la Méditerranée, précieux reste d'une antiquité reculée, venu jusqu'à nous en subsistant, tantôt l'abréviation qui en a fait le périple de Scylax, tantôt la transcription tronquée qui l'a introduit dans une compilation désordonnée dont nous n'avons même qu'un unique et fautif exemplaire dans la bibliothèque royale de Madrid; le Stadiasme seul a fait la distinction formelle de la Syrte des Cyrénéens et de la grande Syrte, séparées par les Autels des Philènes. Nulle autre part cette distinction n'est ainsi expliquée; mais elle offre seule la clef d'un passage de Strabon qui a fort embarrassé les commentateurs, et qui leur semblait une contradiction manifeste de ce que le savant géographe grec avait dit ailleurs lui-même: car, d'un côté, il indique avec précision l'emplacement des Autels des Philènes sur le point même de la côte qui correspond au fond du golfe; et, d'un autre côté, il les dit situés à peu près au milieu entre les Syrtes. Évidemment ce n'est point ici entre la grande et la petite Syrte qu'il veut les mettre, ce qui impliquerait, en effet, une contradiction choquante, mais bien entre la grande Syrte et la Syrte Cyrénéenne, c'est-à-dire, sous une autre forme de langage, au point même qu'il désigne ailleurs d'une manière qui ne laisse prise à aucune incertitude.

C'est faute d'une perception exacte de cette distinction ancienne de trois Syrtes, que l'on a cru voir les Autels des Philènes marqués encore entre la petite et la grande Syrte, dans un monument géographique célèbre, la Table Peutingerienne (*). Mais on peut

(*). C'est, comme chacun sait, une carte mesurée de vingt pieds de long sur un pied de haut, conservée jadis dans la bibliothè-

objecter, dès l'abord, que si, dans cette carte fameuse, les lignes itinéraires offrent, dans la succession des étapes et les chiffres de distance qui y sont écrits, un document très-précieux, il n'en est pas de même de la délimitation des formes topographiques, à laquelle on ne saurait prêter une attention sérieuse. Mais cette délimitation elle-même, toute hideusement barbare qu'elle soit, ne consacre point, dans la question actuelle, le déplacement qu'un premier coup d'œil trop superficiel a cru y découvrir. Il est très-vrai qu'on y voit figurés, d'une part un golfe dans lequel est écrite la légende *Syrtes minores*, d'autre part un autre golfe dans lequel est écrit *Syrtes majores*, tandis que les Autels des Philènes sont indiqués entre ces deux golfes; mais on a oublié de remarquer que les *Syrtes minores* ne représentent point ici la petite Syrte proprement dite, laquelle est tracée bien loin de là vers l'ouest, au couchant de l'île de *Girba*. Les *Syrtes minores* de la Table Peutingerienne y sont placées fort à l'est de la grande Leptis et de l'immense Sebkhab ou lac salé qui caractérise la plage occidentale du golfe de la Sidre; et les *Syrtes majores*, figurées auprès de

que de Conrad Peutinger d'Augsbourg, et possédée aujourd'hui par la bibliothèque impériale de Vienne. La dénomination de *Peutingerienne*, qui rappelle simplement l'ancien possesseur, n'a pas l'inconvénient du nom de *Théodosienne* qui lui est fréquemment attribué, dans la pensée qu'elle date du temps de Théodose le Grand, ou de Théodose le Jeune: détermination sur laquelle les érudits sont loin de s'accorder. Nous croyons avoir démontré nous-même, dans un mémoire spécial, que l'exemplaire aujourd'hui existant, matériellement exécuté à Colmar par un moine dominicain du treizième siècle, est la reproduction d'un modèle dont la rédaction se rapporte au temps du partage de l'empire de Constantin le Grand entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant: c'est donc *Table Constantine* qu'il conviendrait de l'appeler, dans le cas où l'on tiendrait absolument à une dénomination corrélatrice à la date de sa composition.

Bérénice, représentant évidemment la Syrte des Cyrénéens. La Table Peutingerienne place donc, tout comme le Stadiasma et comme Strabon, les Autels des Philènes (*) entre les deux syrtés que l'on confond vulgairement sous l'appellation commune de grande Syrte, et non point entre celle-ci et le golfe de Qâbes, comme divers géographes modernes se l'étaient imaginé (**).

Nos vieilles cartes nous présentent aussi une distinction corrélatrice à celle que nous venons de signaler, lorsqu'elles donnent, à la partie occidentale du golfe de la Sidre, le nom de golfe de Zédyq (déjà mentionné par l'Édrysy, par Fbn Sa'yd et par Aboul-fédâ), et qu'elles appliquent à la partie orientale le nom de golfe de Tini (**).

Séparation entre la grande et la petite Syrte.

Mais si les deux Syrtés orientales comprises à la fois dans le golfe de la Sidre n'avaient, pour déterminer leur limite respective, que le seul point des Autels des Philènes, un grand espace, au contraire, s'étendait entre elles et la petite Syrte.

La grande Syrte, en effet, se terminait, vers l'occident, au cap appelé

(*) Dans l'itinéraire dit d'Antonin (et qu'il est moins exact d'appeler itinéraire d'Éthicus, du nom de son rédacteur), on voit figurer, au lieu de la dénomination *Ara Philenorum*, le mot barbare de *Banadedari*, sans qu'on se soit encore rendu compte de cette singulière variante. C'est, ce nous semble, une simple erreur de copiste, qui a ainsi défiguré ce qui, dans les manuscrits primitifs, était probablement écrit *Bomi id est ara*, c'est-à-dire le nom grec (βωμι), avec son interprétation latine.

(**) C'est donc à tort que sur la carte dressée pour l'intelligence du Stadiasma, dans l'édition des Petits géographes grecs de Gail, on voit les Autels des Philènes transportés à cent milles à l'ouest de leur véritable position, ce qui entraîne toute une série de doubles emplois pour les points intermédiaires.

(***) Malgré cette spécialisation, qu'on peut remarquer dans les cartes de Guillaume de l'Isle et autres, le nom de golfe de Tini est donné dans le *Liber Riberiarum* au golfe de la Sidre tout entier.

aujourd'hui, d'après la carte de Beechey, *Pointe Zorug*, ou, d'après la carte de Smyth, *Pointe Karra*, et formant au sud-est un prolongement du cap de Mesrâthah. Celui-ci, remarquable par son triple promontoire, en avait tiré, chez les anciens, la dénomination de *Triéron akron*; la pointe *Kharra* ou *Zorug*, moins élevée, couverte de dattiers, signalée par quelques îlots rangés au-devant d'elle, prenait de ceux-ci le nom de *Kephalai* ou les Têtes, que Ptolémée et Strabon nous ont répété d'après les stadiasmes antérieurs.

Un peu plus loin vers l'ouest, sous la pointe appelée *Tabia* dans les cartes modernes, on aperçoit une embouchure de rivière en face de laquelle, à un quart de mille de distance, est un petit flot rocheux offrant aux navires, sous son abri, un ancrage que les Arabes appellent le port d'Ugrah; le nom de *Ouêdy Kahan*, que porte aujourd'hui la rivière, semble conserver quelque trace de celui de *Kinyps* ou *Kinyphos* que lui donnaient les anciens; et la petite île est précisément celle que nous signale en cet endroit le Périple de Scylax, et qu'on laissait à sa gauche pour arriver à *Leptis la Grande*, reconnaissable de loin à sa blancheur.

Ce n'est qu'à *Sabrata* qu'on atteignait la limite la plus orientale de la petite Syrte; là commençaient de nouvelles sèches, se prolongeant le long des rivages jusque vers *Ehraglyeh*, et embrassant en leur large contour certaines îles assez considérables pour que nous ayons à leur consacrer quelques pages: c'est d'abord *Gerbeh*, puis le groupe de *Qerqeneli*, sans parler d'autres îles plus petites dont nous aurons à peine quelques mots à dire.

ILE DE GERBEH.

DESCRIPTION.

Le sol.

SITUATION ET ATTERRAGES.— *Gerbeh*, souvent appelée *Zerbi* sur la foi de la prononciation italienne de quelques pilotes de la Méditerranée, est située tout près du continent, en travers